14

VIE ET TRAVAUX

DU

DOCTEUR JOSEPH GENSOUL



Lyon — Imp. d'Aimé Vingtrinier.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DU DOCTEUR

JOSEPH GENSOUL

ANCIEN CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HÔTEL-DIEU DE LYON,

CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

LAURÉAT DE L'INSTITUT, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE MÉDECINE DE LYON,
DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, HISTOIRE NATURELLE ET ARTS DE LA MÊME VILLE,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE DE PARIS,
DE LA SOCIÉTÉ DE CHIRURGIE,
DES SOCIÉTÉS DE MÉDECINE DE MARSEILLE, DE DIJON, DE L'ACADÉMIE
DES SCIENCES DE SIENNE (TOSCANE), DES SOCIÉTÉS MÉDICO-CHIRURGICALES DE BERLIN,
DE HAMBOURG, DE GÊNES, ETC., ETC., ETC.

PAR

LE DOCTEUR F.-F.-A. POTTON,

Vice-président de la Société impériale de médecine de Lyon,
membre titulaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts, de la Société
d'agriculture, histoire naturelle et arts de la même ville,
membre correspondant de plusieurs Sociétés
nationales et étrangères ...

LYON

SAVY, PLACE BELLECOUR, 21.

1861

Cette Notice, composée par ordre de la Société impériale de médecine de Lyon, est un hommage qu'elle a voulu rendre à l'un de ses membres les plus illustres.

Elle est imprimée, non pas telle qu'elle a été lue dans la solennité du 28 janvier 1861,

mais telle qu'elle a été soumise auparavant à la Commission désignée pour l'entendre : tous les développements omis, toutes les suppressions faites à la séance publique ont été rétablis.

Que mes collègues Gubian, Pasquier, Pétrequin, Diday, Teissier veuillent bien agréer mes remercîments pour leurs observations et leurs bons conseils que je me suis efforcé de mettre à profit.

Que mes confrères les docteurs Pillet et Pérouse me permettent de leur exprimer ma reconnaissance pour les notes, les recherches qui leur appartiennent dans ce travail.

C'est leur œuvre aussi bien que la mienne que je livre à la publicité avec le désir de servir, d'honorer la mémoire de notre maître commun. Si, comme je l'espère, elle offre quelque intérêt, elle le devra aux excellents

avis qui ne m'ont point fait défaut, et surtout au mérite de l'homme dont j'ai tracé moins l'éloge que la biographie.

A. P.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

JOSEPH GENSOUL

J'ai aultrefois logé Épaminondas parmi les hommes excellents, et je ne m'en desdis pas.
(MONTAIGNE, livre III).

Fidèle à ses traditions, la Société impériale de médecine a décidé qu'un hommage public serait rendu, en son nom, au docteur Joseph Gensoul, un de ses anciens membres, qui a été chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu.

En acceptant la tâche, aussi honorable que difficile, de faire valoir le mérite d'un homme qui a brillé au premier rang dans la médecine lyonnaise, qui a occupé une place éminente parmi les grands chirurgiens de notre époque, j'ai consulté moins mes forces que mes sentiments : c'est que Gensoul a été mon maître, mon ami.

Si de tels titres lui assurent mon dévoûment et ma reconnaissance, la vérité, le respect dus aux morts,

les égards qu'exige cet auditoire, sont une garantie de l'exactitude, du soin apportés dans mes récits, dans mes appréciations.

Ceux dont le talent ou le génie consacrent la mémoire et permettent de laisser dans l'ombre, sinon d'oublier, les imperfections inhérentes à la nature humaine, peuvent sans crainte affronter le jugement, la revue rétrospective des contemporains et de la postérité.

Vous avez jugé insuffisante l'expression du deuil général, dont nos regrets furent l'écho, lorsque des voix magistrales — une, hélas ! s'est éteinte bientôt après (1), — résumaient, sur le bord de la tombe, une carrière parcourue avec tant de bonheur et de gloire.

En rappelant, aujourd'hui, les droits à l'estime publique d'un collègue qui a concouru, dans le sein de notre Compagnie à la recherche des moyens d'agrandir la science, et surtout de l'appliquer au bien de nos semblables, vous remplissez un devoir impérieux ; s'il n'était dicté par vos principes, il vous serait imposé par les liens qui unissent tous les membres d'une même famille.

En même temps que ce témoignage de sympathie

(1) Le docteur Amédée Bonnet, quelques semaines avant sa mort, avait prononcé un discours aux funérailles de Gensoul.

répondra au vœu le plus cher des anciens disciples de Gensoul, il servira à constater les découvertes, les progrès que la médecine lyonnaise peut revendiquer comme lui appartenant, puisqu'ils sont l'œuvre et l'apanage de l'un des siens ; il excitera les forces, l'émulation de la jeunesse en lui montrant une haute position conquise par l'amour de l'art, par la persévérance dans ses ingénieuses applications, en prouvant, une fois de plus, que les éléments d'une renommée durable ne doivent être demandés qu'au travail, qui prépare et dispense les véritables succès.

L'homme qui s'élève par lui-même, que sa valeur personnelle recommande, n'a nul besoin, je le sais, de s'appuyer sur une table généalogique, d'emprunter à ses ancêtres des titres qui expliquent la considération dont il jouit. Je désire établir, nonobstant, que, sous le rapport de la naissance, Gensoul a été privilégié ; qu'il s'est trouvé, dès le premier âge, à une excellente école de bons principes.

Son père, savant modeste, a rendu d'immenses services à l'industrie de la soie par l'application de la vapeur aux appareils pour la filature (1).

(1) Joseph-Ferdinand Gensoul, né à Connaux, département du Gard, ingénieur distingué, artiste mécanicien hors ligne, amateur passionné

Par sa mère, Marie-Joséphine Lécuyer, notre confrère descendait d'une famille de négociants respectables dont l'antique et austère probité est encore proverbiale dans notre ville.

Sous de tels auspices, entrevoyant un avenir heureux, Gensoul veut suivre la route ouverte devant lui, mais il est contrarié dans ce qu'il appelait sa vo-

des sciences physiques, s'est fait un nom par des inventions nombreuses. On lui doit une pompe à vapeur à balancier hydraulique ; il a contribué, avec le professeur de physique Mollet, avec le docteur Eynard, à l'invention d'un instrument pneumatique destiné à démontrer que, par la compression de l'air, on peut dégager une quantité de calorique assez considérable pour enflammer un corps combustible. En 1802, la presse scientifique parisienne s'empara des résultats importants de cette expérience fondamentale ; mais, suivant une coutume, qui est loin d'être encore oubliée, comme cette expérience venait de la province, on se garda bien de citer nos compatriotes, de la rapporter à ses véritables auteurs.

C'est Ferdinand Gensoul qui le premier a conseillé la vapeur d'eau pour l'étouffage des cocons, et l'ouvraison des produits. Ses appareils, qui, depuis un demi-siècle, ont reçu simplement quelques modifications de détail, ont été un bienfait considérable pour les ouvrières employées dans les filatures ; ils ont réalisé un perfectionnement dans la qualité des matières premières dont ils assurent la régularité et l'éclat. Cette innovation importante valut à notre concitoyen la croix de la Légion-d'Honneur, à une époque où cette distinction n'était accordée qu'exceptionnellement.

F. Gensoul était membre très-actif de la Société d'agriculture de Lyon ; il a enrichi ses annales de nombreux travaux.

cation native ; son père, froissé par d'amères déceptions, le détourne, lui fait embrasser la médecine.

En 1814, terminant ses études classiques, imparfaites peut-être, mais aussi complètes que le permettaient les malheurs d'un temps où la science et la littérature étaient dominées par le bruit des armes, il entre à l'Hôtel-Dieu. Guidé par les docteurs Bouchet et Janson, ses progrès sont rapides dans les connaissances dont l'anatomie est la base.

Bien que l'art de guérir soit un, ait un but unique, il a été arbitrairement divisé, pour l'étude comme pour la pratique, en deux branches, émanant de la même souche : la médecine et la chirurgie ; mais, elles sont trop intimement unies, s'éclairant, se prêtant mutuellement secours, pour qu'il soit possible de les séparer, d'établir entre elles de véritables limites.

Dès qu'il a un scalpel en main et des malades sous les yeux, Gensoul s'attache de préférence à l'observation des affections chirurgicales. Sa nature mobile et prime-sautière ne le portant pas vers l'investigation lente et réfléchie des éléments compliqués qu'offre la médecine proprement dite, son choix ne pouvait être douteux. Le sillon est tracé du moment que, chirurgien interne, ses fonctions s'accordent avec ses facultés innées ; il se dispose au concours du majorat (1) en

(1) Les étudiants en médecine, les chirurgiens internes des hôpi-

professant, élève encore, la pathologie chirurgicale et la médecine opératoire.

C'était la sixième fois que, depuis Marc-Antoine Petit, la lice allait s'ouvrir; grâce aux hommes de talent qu'elles avaient produits, grâce au prestige qui entourait le chirurgien en chef, ces luttes avaient un grand retentissement dans le monde médical qu'elles passionnaient au plus haut point.

Les principaux compétiteurs furent Serres, qui a obtenu à Montpellier l'héritage de Delpech (1); Battigne qui s'est fait un nom dans la même école (2); Clerjon, auquel la mort n'a pas permis d'achever d'importants travaux historiques (3); Bottex, dont

taux pouvaient alors concourir pour le majorat : le titre de docteur n'était point encore exigé par les règlements.

(1) Serres, professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de Montpellier, s'est distingué par ses leçons, ses écrits, et par sa pratique brillante : il a précédé Gensoul dans la tombe.

(2) Disciple de Barthez et de Dumas, le Dr Battigne a soutenu, dans la *Presse scientifique*, avec autant de conviction que de talent, la doctrine du vitalisme contre les attaques du professeur Broussais. Ses travaux seront toujours remarqués dans la littérature médicale de cette époque,

(3) Clerjon, professeur d'anatomie pittoresque à l'école des Beaux-Arts de Lyon, médecin érudit, d'une imagination brillante, mort prématurément, n'a pu achever une *Histoire de la Ville de Lyon*, qui a été continuée par M. Morin.

la mémoire vivra longtemps parmi nous (1); Baumès qui s'est signalé par ses écrits spéciaux (2).

Dire que Gensoul triompha de tels antagonistes, fut désigné par un jury dans lequel siégeaient Cartier, Viricel, Bouchet, Janson, juges si compétents, si jaloux d'avoir un successeur digne d'eux, c'est dire aussi les qualités que dut montrer celui qu'ils proclamèrent.

Élu à la fin de décembre 1822, riche d'espérances, il se rend à Paris pour préparer son avenir : le poste qui l'attend implique de grands devoirs; la confiance n'est honorable que si elle est justifiée ; il tient à prouver qu'il en est digne.

Les leçons de Dupuytren, de Roux, de Lisfranc, le captivent entre toutes ; il s'attache particulièrement à ce dernier maître. Les facultés brillantes qui leur sont communes cimentent leur liaison ; il n'y a que la médiocrité, que les âmes étroites qui craignent de rencontrer le mérite. Cette intimité entre les deux chirur-

(1) Bottex, devenu depuis un des praticiens les plus répandus de notre ville, médecin de l'Hospice de l'Antiquaille, président de la Société de médecine, a laissé divers mémoires, justement estimés, sur l'aliénation mentale.

(2) Baumès, nommé, dans un autre concours, chirurgien en chef de l'Hospice de l'Antiquaille, a publié un *Traité des maladies vénériennes*, un *Traité des maladies de la peau*, qui sont devenus des livres classiques ; on lui doit, en outre, une excellente monographie sur les *Diathèses*.

giens a duré autant que la vie ; elle est attestée par des lettres nombreuses où Lisfranc révèle à son ami les difficultés de sa position, les particularités de la lutte engagée, de concert avec Richerand, contre Dupuytren. Ces détails ne sont pas sans intérêt, puisqu'ils concernent des hommes d'une telle valeur, puisqu'ils se rattachent à des faits qui ont alors vivement agité le monde scientifique.

Honoré du Doctorat au milieu de 1824, Gensoul, contre son attente, est rappelé à Lyon ; les circonstances exceptionnelles de ce brusque retour ont eu une grande influence sur sa destinée, sur le caractère de son talent. Avant d'entrer dans la pratique active, il comptait encore sur plusieurs années de recueillement et d'études pour continuer son instruction médicale, lorsque Mortier (1), chirurgien-major à peine en exercice, lui adresse une lettre touchante ; honorable pour tous les deux, je dois la reproduire.

A l'époque du concours, pour des motifs restés cachés, à mes yeux du moins, Mortier, voulant écarter Gensoul, lui avait fait une vive opposition qui s'était brisée devant l'impartialité des juges. A quelques mois

(1) Denys Mortier, chirurgien d'un grand avenir, d'une solide instruction médicale, avait succédé au docteur Janson ; il est mort quelques mois à peine après son entrée en exercice, sans avoir pu réaliser les espérances qu'il avait fait concevoir.

d'intervalle, sentant sa fin approcher, il trace, pour son successeur, les lignes suivantes :

« Dans peu de temps je ne serai plus, tout en moi me le dit; je vous fais, comme à mon ami Bouchet, la confidence de la gravité de ma maladie, comme à lui, je vous demande encore le secret. Venez prendre ici le sceptre de la chirurgie qui m'échappe, vous le tiendrez dignement, j'en suis sûr.... Je n'ai pas besoin de vous recommander nos pauvres malades, je connais vos sentiments.... Oubliez, mon ami, je vous en conjure, oubliez ce qui s'est passé au moment de votre concours ; l'intérêt que vous me témoignez pour ma santé me révèle toute la générosité de votre cœur. Ne vous étonnez point si je vous appelle mon ami, si j'emploie une expression dont je ne m'étais jamais servi en m'adressant à vous. Durant les quelques jours qui me restent à vivre, je n'en aurai plus d'autre, et vous pouvez compter que mes procédés y répondront. »

Gensoul, inaccessible à la haine, avait pardonné depuis longtemps ; il verse des larmes sur le sort d'un rival qui sait si noblement réparer une erreur ; il accourt, mais trop tard pour recevoir son dernier adieu.

Dans sa sollicitude pour les malades placés sous sa garde, l'administration des Hospices n'ose les confier, sans contrôle, au jeune homme acclamé depuis quelques mois à peine, dont l'âge et l'expérience n'ont pu encore mûrir le savoir. Elle le place sous la bien-

veillante tutelle du docteur Janson qui devient, de nouveau, son chef et son appui.

Les occasions difficiles servent à éprouver les organisations d'élite; dès le premier jour, Gensoul paraît à la hauteur de sa charge. C'est durant ce protectorat, c'est pendant la courte période de huit mois, qu'impatient, en quelque sorte, du frein qui comprime son essor, préparant les plus remarquables manifestations de sa puissance chirurgicale, il conçoit, ou accomplit les opérations qui environnent sa renommée naissante d'une si lumineuse auréole.

Plein de foi en son art, confiant en lui-même, bientôt il reste seul, est installé comme chirurgien en chef, en janvier 1826.

L'histoire du médecin se résume dans celle de ses travaux et de ses sentiments: étranger, en général, aux affaires publiques, sa vie professionnelle offre un intérêt proportionné à l'étendue de sa réputation, au théâtre sur lequel il exerce, à l'importance des malades et des maladies qu'il traite. On ne s'étonnera donc pas si, dans cette existence, les événements tiennent peu de place.

C'est avec un plaisir, malgré moi peut-être, empreint d'un fond de tristesse, que je vais m'attacher au spectre du passé, évoquer les souvenirs, les chères images

de ma jeunesse ; j'ai été témoin des conditions, des moyens, des faits qui ont élevé Gensoul, et l'ont maintenu dans la ligne la plus haute et la plus droite ; la célébrité, la fortune ont récompensé ses efforts ; voyons au prix de quels labeurs, de quels sacrifices ces avantages ont été recueillis.

A vingt-sept ans, livré à ses propres forces, passionné, comme l'exige Hippocrate, pour un art qui apprend à secourir les hommes , il dirige un service de plus de quatre cents malades. Pour faire face à de semblables devoirs il leur consacre assidûment plus de cinq heures, tous les jours (1). Ne se dissimulant point la responsabilité qui pèse sur lui, c'est avec anxiété qu'il l'envisage. Dans le journal de sa vie, écrit de sa main, on trouve consignées les émotions, les craintes, les espérances qui traversaient, agitaient alors sa pensée : je cite textuellement. « Devenu, presque sans noviciat, chef de la chirurgie de l'un des plus grands hôpitaux de France , je suis bien souvent embarrassé pour des cas qui exigent une détermination prompte, où la bonne direction des secours , la

(1) Après Gensoul, l'administration des hôpitaux s'est vue dans la nécessité de diviser le service chirurgical ; il a donc été le dernier chirurgien chargé tout seul de ces lourdes et graves fonctions , il n'a pas fléchi sous leur poids ; mais le partage a été rendu nécessaire par l'accroissement progressif du nombre des lits.

rapidité avec laquelle ils doivent être portés, décident de la vie. Ce n'est pas sans une espèce d'effroi involontaire, que, dans le silence de la nuit, j'entends la cloche d'alarme m'avertir qu'un malheureux m'attend pour alléger ses douleurs, ou m'appelle pour le sauver. Dans ces moments d'épreuves, j'hésite encore, j'arrive en tremblant; je sens trop ce qui me manque, aussi je dois m'efforcer davantage de me raffermir dans l'intérêt des malades, comme dans le mien propre. »

La misère, la souffrance, l'espoir de la guérison fondé sur l'habileté des maîtres, attirent dans les hôpitaux, institués comme le nôtre, *urbi et orbi*, non seulement les maladies ordinaires, mais les cas rares, les accidents graves, les dégénérescences profondes, nécessitant des mesures spéciales, des traitements exceptionnels ; c'est là, c'est dans ces occasions périlleuses, que Gensoul a dévoilé tout ce qu'il y avait en lui de génie et de résolution : j'apporte les preuves.

Un infortuné atteint d'un cancer de la mâchoire inférieure languissait à l'Hôtel-Dieu. Le mal, réputé incurable, suivait sa marche fatale : la chirurgie jusque-là, dans cette épouvantable affection, avait reculé devant toute entreprise. Gensoul tente de disputer cette victime à la mort. L'idée d'une opération lui est suggérée, ainsi qu'il le racontait lui-même, par un pauvre suicidé.

On connaît les effets, parfois si étranges, des armes à feu ; un homme qui, d'un coup de pistolet, avait mis fin à ses jours, est transporté à l'hôpital; en explorant la blessure on remarque qu'une balle, après avoir brisé, enlevé nettement le maxillaire, est venue le désarticuler dans sa jointure avec le crâne.

Cette observation est pour le chirurgien attentif un trait de lumière ; il se demande s'il n'est pas permis, s'il n'est pas possible, afin de détruire, dans son principe, un mal inaccessible autrement, d'imiter, de répéter ce que le hasard a fait : il médite, calcule les chances, expérimente sur le cadavre. Pour éviter les accidents immédiats, il débute par lier la carotide primitive, scie au milieu le maxillaire inférieur, détache le fragment malade après avoir disséqué les parties molles qui peuvent être conservées, et finit par séparer le condyle dans son articulation avec le temporal.

Cette amputation réussit : dès cet instant, la médecine opératoire est armée d'un moyen nouveau, très-fréquemment mis en usage depuis lors, dans de semblables altérations pathologiques (1). Cette idée a été féconde, a grandi; elle est devenue le point de départ

(1) Les deux premières amputations du maxillaire inférieur tentées par Gensoul, sont décrites dans sa *Lettre chirurgicale sur quelques maladies graves du sinus maxillaire, et de l'os maxillaire inférieur.* (*Paris*, 1833).

d'autres progrès : ainsi le docteur Maisonneuve, chirurgien de l'hospice de la Pitié, partant des mêmes bases que Gensoul, s'appuyant sur les principes établis par lui, a eu le bonheur de sauver la vie à deux malades en pratiquant l'ablation totale du maxillaire inférieur.

Une autre affection, considérée, ainsi que la précédente, comme au-dessus de toutes les ressources de la médecine, un cancer de la glande parotide, se présente à l'Hôtel-Dieu. Le malade, en proie à d'atroces douleurs, sous le coup d'une suffocation imminente, sollicite une opération. Le chirurgien, avant d'avoir le courage de céder à ses instances, examine, interroge, recherche ; un seul précepte est formulé par les auteurs : celui de s'abstenir.

Ici, la tumeur est monstreuse, elle a envahi toute la région parotidienne et cervicale ; résolu à l'enlever, Gensoul doit créer, de toute pièce, la méthode à suivre. Une longue incision, s'étendant de l'apophyse mastoïde à la clavicule, est pratiquée ; puis une seconde qui, partant du milieu de la première, est dirigée sous le menton jusqu'à l'angle maxillaire. Ces larges incisions permettent d'extirper de nombreux ganglions dégénérés : la dissection est laborieusement continuée de bas en haut ; l'artère carotide et la veine jugulaire interne sont découvertes dans une étendue de plusieurs pouces ; on parvient graduellement jusqu'à la

parotide elle-même; les doigts, le bistouri, les ciseaux, la mettent à nu, la détachent toute entière dans sa profonde excavation. Durant cette longue manœuvre, un aide comprime la carotide, la ligature fait ensuite justice du sang qui s'échappe de quelques branches secondaires de la carotide externe, la suture rapproche les lèvres de la plaie.

Cette opération inouïe surprend le monde chirurgical qui refuse de croire; Dupuytren nie sa possibilité: soupçonnant une erreur de diagnostic, il pense qu'on a enlevé des agglomérations de glandes lymphatiques, sous la pression desquelles la parotide atrophiée a disparu.

Dans notre ville, une opposition très-acerbe surgit; on n'admet point qu'on puisse toucher impunément l'artère carotide externe. En face de ces récriminations, d'une indifférence stoïque, Gensoul a pris pour devise: *Bien faire et laisser dire*. A quelques mois d'intervalle, l'occasion lui est offerte de convaincre les incrédules et de confondre ses contradicteurs. Un deuxième malade entre à l'hôpital, portant une vaste tumeur carcinomateuse de la parotide. Gensoul provoque le diagnostic et le jugement de ses adversaires; il est entouré par eux au moment de l'opération, il l'exécute avec leur concours; elle s'accomplit avec le même bonheur que la première fois; elle va être terminée, lorsque, pour reconnaître et lier les vaisseaux secon-

daires, il incline légèrement la tête du patient, fait suspendre la compression de la carotide, qu'il reprend lui-même prompt comme l'éclair; mais le sang a jailli en abondance; le hasard, sans doute, a fait qu'il est venu inonder le visage de celui des assistants qui s'est signalé, entre tous, par ses dénégations et sa polémique aggressive.

C'est donc à Gensoul que revient l'honneur d'avoir démontré que les tumeurs cancéreuses de la parotide sont susceptibles d'être enlevées en totalité, sans léser les gros troncs artériels et veineux, sans compromettre, d'une manière trop grave, la vie des malades. L'expérience d'un très-grand nombre de chirurgiens a confirmé les résultats, inespérés d'abord, de cette opération conçue, réglée, exécutée par notre maître pour la première fois.

Si d'autres praticiens n'avaient heureusement accompli ce qu'il a proposé, les observations rédigées avec autant de savoir que d'exactitude par notre regrettable confrère le docteur Floret, dont la perte récente attriste la médecine lyonnaise, ne laisseraient aucun doute aux hommes impartiaux sur le mérite d'un procédé qui a valu à Gensoul d'être admis en quelque sorte, par acclamation, à la Société de chirurgie (1).

(1) Voir les *Deux observations d'extirpation de la glande parotide*, présentées à la Société de chirurgie de Paris, imprimées par décision

Lorsqu'il s'agit de son art, à la toute-puissance duquel il semble croire, aucun obstacle ne lui paraît insurmontable, ne paralyse sa marche : jugez vous-mêmes.

Dans les affections du sinus maxillaire, dans les fongus sarcômateux, on avait établi en principe d'éviter toute opération, lorsque les os participaient aux désordres de la membrane muqueuse. On n'essayait que des palliatifs, c'est-à-dire des traitements infructueux. Le fer ou le caustique ne détruisant pas le mal dans sa racine, il repullulait toujours. Pour sortir d'une telle situation, une méthode opératoire est imaginée qui permet de découvrir largement les sinus et le maxillaire supérieur, pour arriver sur les parties saines mises à nu.

En 1827, un jeune ouvrier en soie, dévoré par un ostéo-sarcôme envahissant toute la mâchoire supérieure, s'adresse à Gensoul, le suppliant de tenter quelque chose pour le soulager sinon pour le guérir ; il ne redoute pas la mort, il va se détruire afin de s'affranchir des douleurs intolérables qui le torturent. Le

de cette Société, dans la *Gazette des hôpitaux*, en septembre 1851, et le Rapport du docteur Maisonneuve, chirurgien de l'hospice Cochin.

Déjà, en 1828, le docteur Aug. Pillet, dans sa thèse : *De l'extirpation de la glande parotide*, avait exposé les premières tentatives et les premiers succès de Gensoul.

chirurgien, retenu par la nature de la maladie et par son développement, par l'opposition qu'il rencontre dans les conseils de ses confrères, par la crainte des dangers qu'on lui signale, hésite, est sous l'empire d'une perplexité qui l'intimide et l'arrête.

Mais, bientôt, illuminé par le sentiment intime de sa force, il reprend courage, entrevoit les moyens de parer à toutes les éventualités, se rend aux pressantes sollicitations de ce malheureux, voué, s'il l'abandonne, à une mort prochaine.

Je n'entrerai point dans la description détaillée de cette opération audacieuse ; je dirai seulement que, fondée sur les données anatomiques et physiologiques les plus exactes, ses indications, ses règles, sa marche, ses temps ont été déterminés avec une science, une circonspection, une sagesse suffisantes à elles seules pour justifier l'auteur du reproche de témérité, si le succès n'était pas venu lui donner raison.

C'est au début de mes études médicales que j'assistai à ce grand acte de chirurgie : Viricel, Janson, Bouchet étaient présents, l'impression de saisissement, de terreur, puis d'admiration qu'il a laissé en moi ne s'effacera jamais de mon souvenir. Je vois encore Gensoul qui avait tout prévu, tout calculé, tout arrêté, calme, impassible en apparence, prendre, quitter, reprendre tour à tour le couteau et la scie, les ciseaux et les

tenailles, le maillet et la gouge, tailler de vastes lambeaux, briser les os, disjoindre les articulations, enlever en entier le maxillaire, arrêter les hémorrhagies, combler l'hiatus immense qui apparaît, réunir les chairs, opérer la restauration de la face presque sans difformité, rétablir, en un mot, l'exercice et les fonctions complexes de ces organes mutilés.

Cette innovation merveilleuse excite l'enthousiasme des hommes spéciaux, porte le nom de Gensoul dans tout le monde chirurgical; elle fera rayonner sa mémoire dans la postérité la plus reculée. Lisfranc applaudit à ce brillant succès, Dupuytren le consacre dans un élogieux rapport présenté à l'Institut (1); sur ses con-

(1) Les commissaires, au nom desquels Dupuytren prit la parole, formula ses conclusions, étaient Duméril, Dulong, Magendie, Double, de Blainville, Larrey, Roux et Serres. Voici le texte : « En première ligne des travaux qui lui ont paru dignes d'être récompensés, la Commission place le mémoire de M. le docteur Gensoul, de Lyon, sur quelques maladies graves des os maxillaires supérieurs et inférieurs, et sur les procédés opératoires qui sont propres à en opérer la guérison.

Bien que les travaux de la chirurgie moderne sur les maladies relatives au maxillaire inférieur, bien que quelques tentatives heureuses d'ablations partielles du rebord alvéolaire supérieur aient pu mettre l'auteur sur la voie des opérations hardies qu'il a pratiquées, l'idée d'enlever tout le maxillaire supérieur et l'os malaire, dans tous les cas où la maladie s'étend jusqu'à lui, est tout-à-fait

clusions, l'Académie des sciences décerne au chirurgien lyonnais le prix fondé par Monthyon en faveur des grandes découvertes faites dans l'art de guérir.

Ainsi, une altération organique qui était nécessairement fatale, peut être attaquée, désormais, par une opération, effrayante sans doute, mais, dont les résultats heureux sont avérés par la guérison de nombreux malades : (1) elle doit être rangée dans la classe des opérations réglées, n'être plus abandonnée, a dit le professeur Velpeau, à la nature du mal, au génie du chirurgien (2). L'importance de cette méthode opéra-

nouvelle en chirurgie. Son exécution et les procédés opératoires de l'auteur, fondés sur des connaissances approfondies de l'anatomie de cette région sont également nouveaux ; et ce qu'il y de consolant pour l'humanité, c'est que les plus heureux résultats, déjà confirmés par d'autres praticiens, ont couronné cette opération hardie de M. le docteur Gensoul.

(1) Gensoul a appliqué lui-même trente-cinq fois son procédé opératoire ; son exemple et ses écrits ont servi de guide à la plupart des chirurgiens : déjà en 1836, le professeur Bavoni, de l'Université de Bologne, se conformant à toutes les indications fournies par le chirurgien lyonnais, avait réussi deux fois. Dans toute l'Europe, en Amérique des résultats identiques ont été obtenus par les mêmes moyens.

(2) Je ne puis résister au désir de rapporter ici un mot charmant, plein de vérité, du docteur Gensoul, qui dénote son esprit observateur.

Un confrère le félicitant sur le succès de cette opération hardie :

toire, dans laquelle Gensoul a été novateur, a reculé les limites de l'intervention de l'art, lui a valu un autre honneur, dont à juste titre, il pouvait se glorifier.

En septembre 1834, l'un des princes, l'un des législateurs de la chirurgie moderne, Astley Cooper, lui fait parvenir une lettre dont voici le texte : « Je profite d'un voyage sur le continent pour me rendre à Lyon, pour voir l'habile chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu; je tiens à connaître par moi-même le résultat des belles opérations pratiquées par lui, les nouveaux traitements qu'il a créés,... »

Le célèbre Maunoir, de Genève, auprès duquel Cooper était allé goûter quelque repos, écrit en même temps à Gensoul : « J'ai montré au grand chirurgien anglais vos superbes planches, relatives aux extirpations de mâchoire, n'oubliez pas de lui montrer les fameux malades que vous avez opérés dernièrement (1) »

Vous n'avez donc pas craint, lui dit-il, les phénomènes de réaction du côté du centre cérébral si rapproché ? — Nullement, répond le chirurgien, parce que je sais que la face n'envoie pas de député au cerveau.

(1) En 1833, Gensoul avait publié sous le titre de : *Lettre chirurgicale sur quelques maladies graves du sinus maxillaire*, l'excellent mémoire où se trouve exposée sa nouvelle méthode pour l'amputation complète de la mâchoire supérieure ; le texte est accompagné d'un atlas de huit belles planches, représentant les malades avant et après l'opération. (Paris, 1833).

« Dans le monde, cette phrase est de Chamfort, les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent. » On ne s'étonnera donc pas de cette haute réputation si promptement acquise. Les œuvres de la chirurgie sont éclatantes, positives, parlent aux yeux, et sont toujours rapportées au savoir, à l'adresse du chirurgien; il n'en est pas de même en médecine, où les services, le mérite sont exposés à être discutés ou méconnus; les conceptions théoriques les plus habiles, les plus sages ne frappent pas autant la multitude que les faits matériels les plus simples: ainsi s'expliquent les faveurs, les préférences de l'opinion.

Par sa charge, par sa brillante position de chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, Gensoul a eu la bonne fortune d'être appelé à montrer au grand jour ses remarquables facultés; son aptitude naturelle a rencontré le milieu qui lui convenait pour se perfectionner.

Les grands talents imposent la confiance, mais elle n'est conservée qu'à la condition de réussir. Dans quelques circonstances exceptionnelles, on vient de le voir, Gensoul a joui de cet avantage; les circonstances ordinaires, plus fréquentes, l'ont pareillement servi. Il ne considérait pas comme au-dessous de lui de descendre des combinaisons les plus élevées, aux particularités les plus minutieuses, aux détails les plus modestes; tous ont leur valeur puisqu'ils doivent con-

courir au soulagement, à la guérison des malades.

Plein de spontanéité, riche d'expédients, il inventait, improvisait les moyens au moment même de l'application. C'est là un des côtés essentiels, distinctifs de son habileté pratique.

Par son instruction médicale, Gensoul n'était pas en mesure d'imiter ces hommes qui, après avoir glané dans le champ d'autrui, accomplissent d'une certaine façon ce que d'autres ont trouvé avant eux. Les procédés qui lui étaient propres, étaient aussi neufs, aussi variés qu'originaux et ingénieux. Jamais, à mon avis, il n'a fait éclater les rares qualités de son esprit d'initiative, comme dans le cas d'un énorme cancer qui, s'élevant de la partie supérieure de l'humérus, entourait, comprenait l'épaule entière. Je ne sache pas, malgré mes recherches, qu'on ait essayé ou décrit une méthode opératoire semblable à celle qui fut conçue par lui, mise en pratique sur le champ, avec un plein succès: j'ai compulsé inutilement les auteurs à cet égard.

La difficulté était extrême, il fallait enlever en totalité le membre supérieur, pratiquer l'amputation de l'omoplate et de la clavicule, prévenir les hémorrhagies, ou s'en rendre maître durant une très-longue manœuvre, offrant d'immenses dangers. Il était impossible de songer à la ligature de la sous-clavière, la clavicule était déviée, fortement repoussée en haut,

on ne pouvait atteindre l'artère. En attaquant l'épaule par la partie antérieure, il était nécessaire de scier la clavicule avant de lier le vaisseau qui risquait alors d'être lésé, malgré toutes les précautions prises : si on mettait la clavicule à nu, il fallait porter très-profondément une aiguille derrière cet os, ligaturer, en quelque sorte au hasard, l'artère et les nerfs. En un mot, des chances défavorables de toute espèce étaient laissées à l'imprévu, en suivant les procédés indiqués jusque là.

Contraint d'agir en face de tels périls, le chirurgien de l'Hôtel-Dieu sort de la voie commune, ose attaquer l'épaule par la partie postérieure; l'opération lui paraît ainsi plus sûrement praticable, bien que réclamant encore une excessive prudence; mais il est certain de reconnaître l'artère avant d'arriver sur elle; plusieurs temps de la manœuvre pourront s'accomplir avec plus de facilité; l'artère dégagée sera liée avec promptitude, avec une parfaite liberté d'action. Au moyen des tenailles incisives, l'omoplate est coupée aux deux tiers inférieurs; les parties molles sont détachées, enlevées d'arrière en avant, pour pénétrer jusqu'à l'axillaire qu'on peut isoler. Tous ces obstacles vaincus, l'opération se termine suivant les procédés ordinaires. Cette opération a été, il est vrai, très-longue, très-laborieuse (1); mais,

(1) Toutes les particularités de cette opération extraordinaire sont

elle est devenue possible, elle a offert une sécurité qui ne se rencontrait pas autrement.

Je regrette que le temps ne me permette pas de passer en revue l'ensemble des créations chirurgicales dont Gensoul a enrichi la science; toutes décèlent la fécondité de son esprit, quelques-unes sont restées et resteront dans la pratique. L'art avait été embrassé par lui dans toutes ses parties; il n'admettait point la chirurgie fractionnée, parcellaire, s'il est permis de s'exprimer ainsi, telle que la cultivent certains spécialistes.

Qu'on m'accorde ici de citer au hasard, en ne consultant que mes souvenirs, diverses innovations dont nous lui sommes redevables.

Il a proposé le cathétérisme du canal nasal pour la guérison de la fistule lacrymale, de cette maladie qui a tant occupé les chirurgiens. Un travail de son prédécesseur, le docteur Mortier, sur la cure radicale de cette affection, lui suggéra ses premiers essais; il les a continués avec une patience inaltérable; bien que

consignées et décrites dans le tom. II, (année 1830), du *Journal clinique des hôpitaux de Lyon*. L'observation a été recueillie par le docteur Pfeiffer, et forme un très-intéressant travail qui se recommande à l'attention des chirurgiens. Cette opération restera dans la science comme une inspiration heureuse, et son exécution comme une preuve de l'incomparable habileté du maître.

ce mode de traitement qui semble tombé en désuétude, n'ait pas répondu aux espérances de l'auteur, la plupart des traités de chirurgie continuent à le mentionner (1).

Le premier, il a appliqué le caustique pour la guérison des veines variqueuses ; ayant gardé dans l'emploi de ce moyen les limites les plus mesurées, il n'a pas compté de revers ; d'autres l'ont exagéré peut-être, mais l'abus qui en a été fait, ne détruit pas sa valeur, qu'une sage expérience confirme tous les jours.

C'est Gensoul qui a érigé la cautérisation de la cornée en méthode thérapeutique ; attaquant les taches épaisses et déjà anciennes, il insistait sur cette opération avec une persévérance extrême. Ses avantages ont été reconnus par de nombreux imitateurs. Dans ces derniers temps, le docteur Delaffore, médecin en chef de l'hospice des Quinze-Vingts, a vanté l'utilité pratique de cette cautérisation qu'il semble présenter comme sa découverte ; mais, l'école lyonnaise, les disciples de Gensoul, savent, depuis plus de trente années, à quoi s'en tenir à cet égard.

(1) Le docteur Pfeiffer, dans sa belle thèse (Paris, 1830), intitulée: *Considérations sur la nature et le traitement des tumeurs et des fistules du sac lacrymal*, a donné, pour la première fois, la description du cathétérisme et des instruments de Gensoul pour la fistule lacrymale ; procédé et instruments dont se sont enrichis, depuis lors, tous les traités de médecine opératoire.

Il a conseillé l'étranglement des polypes pédiculés de l'utérus, sans arrachement, ni section : il se contentait d'étreindre la base de la tumeur entre le mors d'une pince. C'était un véritable écrasement linéaire qui était obtenu sans douleur. D'autres sont venus compliquer ce traitement en embarrassant les mors de la pince de fragments de sparadrap chargé de chlorure de zinc. Ce prétendu perfectionnement est inutile dans les cas ordinaires; il est applicable, tout au plus aux polypes de caractère suspect (1).

Le traitement des fractures a été simplifié par Gensoul, d'une façon admirable : S'il n'a pas décrit lui-même ses procédés et ses appareils, plusieurs de ses élèves, de ses internes les ont exposés dans des thèses et des mémoires justement remarqués (2). Au moyen de ressorts munis d'un dynamomètre et d'une planchette rembourrée, il a supprimé les bandages dans les fractures

(1) Gensoul a fait connaître et valoir ce moyen dans son mémoire : *Nouveau procédé pour opérer les polypes de la matrice*, avec figures. (Lyon, 1851).

(2) Pour connaître les procédés de Gensoul, auquel le chirurgien Mayor, de Lausanne, semble avoir fait plus d'un emprunt, on peut consulter, entre autres, la thèse du docteur Watton, (Montpellier, 1828) : *Considérations sur le traitement de quelques fractures de la cuisse et de la jambe*; celle du docteur Ramadier (Paris, 1829): *Dissertation sur les fractures du corps du fémur* et *Description d'un appareil pour en opérer l'extension continue.*

de la cuisse ou de la jambe. Dans les fractures compliquées, il créait les appareils au moment de les placer, il les modifiait suivant les indications : il a substitué l'ellipse des procédés orthopédiques aux machines anciennes qui encombrent encore l'arsenal de l'Hôtel-Dieu. Il n'entre ni dans ma pensée, ni dans mon sujet, d'établir une comparaison avec ce qui a été fait par ses dignes successeurs, mais j'ose dire que sur ce point ses succès n'ont pas été dépassés.

Pour l'ablation de certains lipômes, pour l'extirpation de quelques tumeurs enkystées, il a imaginé le procédé opératoire, dit *par embrochement* (1). Le docteur Jobert de Lamballe, bien plus tard, l'a décrit, l'a présenté comme sien; un membre de cette assemblée (2), par la voix de la presse, a fait justice de cette erreur, ou de cet oubli, involontaires, j'aime à le croire.

Dans une autre occasion, notre honorable président, M. Pétrequin, avait protesté, avec vigueur, lorsqu'on avait prétendu rapporter à Dupuytren l'idée de la méthode pour l'amputation du maxillaire supérieur (3).

(1) Voir à ce sujet les dissertations inaugurales du docteur J.-F. Perrod : *De l'emploi de la ligature pour opérer l'ablation de diverses tumeurs* (Paris, 1829); du docteur J. Pautrier : *Ablation des lipômes par un nouveau procédé opératoire* (Paris, 1834).

(2) M. le docteur R. Philipeaux.

(3) Voir la polémique et l'énergique discussion du docteur Pétrequin, *dans la Gazette médicale de Paris*, janvier, 1857.

C'est ainsi que notre Société soutient les droits de la médecine lyonnaise, comprend la solidarité scientifique entre ses membres.

A une époque où notre savant compatriote, le docteur Pravaz, ignorait encore les propriétés hémostatiques du perchlorure de fer et ses précieuses applications , Gensoul , que la crainte des hémorrhagies préoccupait sans cesse, avait imaginé, pour saisir les vaisseaux artériels et faciliter leur ligature, des pinces recourbées sur elles-mêmes qui permettaient d'opérer avec autant de sûreté que d'aisance.

Dans le pansement des plaies, immédiatement après les opérations, il appliquait sur les chairs saignantes des éponges qui avaient pour effet d'arrêter les suintements sanguins, de provoquer la formation de petits caillots.

Pour réduire les anciennes luxations du coude, il a proposé un moyen qui depuis a été mis en pratique par d'autres chirurgiens : la section sous-cutanée du tendon du muscle triceps.

Dans sa thèse (Paris, 1828,) le docteur Brunet a fait connaître un ingénieux procédé de Gensoul pour réduire, dans certains cas, la luxation traumatique et spontanée du fémur.

Dirai-je que séduit par la grande découverte de Civiale,

c'est le chirurgien de l'Hôtel-Dieu qui en a fait les premiers essais parmi nous. Dans la lithotritie, il avait posé une règle fondamentale qui a été adoptée généralement : il recommandait une prudente lenteur, en sondant avec légèreté et réserve, il voulait habituer graduellement le canal au passage du lithotriteur, il y parvenait toujours.

Le malade ainsi n'était jamais surpris, venait souvent lui-même se présenter à l'opération, dans le cabinet du chirurgien, les phénomènes de réaction étaient peu sensibles : l'opéré, après la manœuvre, était capable de marcher sans difficulté et sans douleur.

Comme un jour, il recule devant l'application de la lithotritie, Ségalas est mandé de Paris, reconnaît les contre-indications qui s'opposent au broiement de la pierre, confirme la nécessité de recourir à l'ancienne méthode. Notre compatriote la pratique sous les yeux du chirurgien de la capitale, que sa dextérité prodigieuse saisit d'admiration. Jamais, nous répète Ségalas, avec le plus profond enthousiasme, il n'a vu opérer si vite et si bien ; témoin de la facilité avec laquelle le calcul avait été extrait, il se prenait à douter, malgré lui, de l'importance, de la supériorité de la lithotritie à laquelle il venait de se consacrer, et dont il a été un des adeptes, un des maîtres les plus habiles.

L'excision de l'urètre chez la femme, pour combattre

l'incontinence d'urine(1) ; un procédé nouveau de suture pour réunir les tendons (2) ; un procédé pour extraire les corps étrangers volumineux introduit dans l'œsophage (3); des recherches sur quelques opérations pratiquées dans le but de corriger certaines difformités de la face (4) ; en un mot, une foule d'opérations très-diverses viennent, à chaque instant, faire briller les talents de Gensoul : il est bien peu de maladies dans le traitement desquelles il ait régulièrement suivi les chemins déjà frayés.

L'art n'étant pas chez lui la conséquence d'études longues et réfléchies, il jugeait moins par un travail comparatif que par un examen direct. Dans une science aussi difficile que celle de diriger les ressorts du corps humain, il semblait partager la croyance du médecin qui a écrit : il faut plus de faits et d'observations que de

(1) Cette opération délicate a fourni au docteur A. Pérouse, le sujet de sa thèse (Paris, 1834). Elle se trouve rappelée et décrite dans le traité d'anatomie topographique du docteur Pétrequin (deuxième édition, 1857).

(2) Ce procédé est indiqué avec détail dans la thèse du docteur Fréd. Acher (Paris, 1834).

(3) Mémoire inséré dans le *Journal clinique des hôpitaux de Lyon* (page 217, année 1830).

(4) Mémoire accompagné de planches (Lyon, 1830).

raisonnements (1). Doué de ces qualités précieuses qui saisissent instantanément les faits, les devinent parfois, et permettent de tirer d'une instruction générale des avantages refusés au plus grand nombre, les motifs qui le déterminaient pouvaient rester cachés ; ses voies s'éclairant d'une lumière radieuse qui n'était fréquemment perceptible que pour lui seul, il jouissait de cette lucidité, de cette pénétration que la nature donne, que la science peut bien rendre plus sûres, mais ne saurait remplacer.

Les résultats obtenus lorsque cette organisation privilégiée était son principal guide, ont, le plus souvent, justifié sa conduite. Il n'est pas de chirurgien qui ait pratiqué des opérations plus nombreuses, (j'excepte les chirurgiens militaires, à l'époque des grandes guerres), légitimées par des succès plus incontestables.

Pour convaincre de la sagacité, de la justesse de ses décisions, de l'opportunité de ses actes, pour absoudre, aux yeux de quelques uns, ses hardiesses, disons que, dans sa vaste pratique, il n'a pas eu la douleur de perdre un seul malade sous le couteau. Les sœurs de nos hospices, accoutumées, d'ancienne date, aux triomphes de la chirurgie, l'avaient surnommé : *La main heureuse.*

(1) (*L'Élève de la nature*), t. II, p. 147.

N'oublions pas qu'au temps dont nous parlons, qu'au temps où se passaient toutes ces choses, l'exercice de la chirurgie présentait en lui-même des difficultés qui ont diminué sinon disparu, exigeait de la part de l'opérateur des facultés spéciales, des dispositions particulières qui ne sont plus indispensables depuis la découverte, depuis l'application de l'anesthésie qui plonge le malade dans une insensibilité complète. L'éthérisation est venue adoucir, simplifier les pénibles devoirs du chirurgien; elle permet d'agir, avec calme et réflexion, durant le sommeil du sujet. Une véritable révolution s'est accomplie par ce fait dans la médecine opératoire, dans les conditions de sa pratique. Les préceptes de la vieille chirurgie, formulés si laconiquement par les mots de Celse : *citò, tutò et jucundè,* tombent à cette heure, ou cessent d'être aussi rigoureusement nécessaires.

Gensoul, qui a été un des premiers à recourir à l'anesthésie, à exalter ce bienfait immense pour l'humanité, avait immédiatement entrevu ses conséquences probables au point de vue de l'art. « Ce moyen, répétait-il dans son langage aussi vrai que pittoresque, sera l'éteignoir non pas de la chirurgie mais peut-être du chirurgien. L'opération semblant offrir plus de sécurité, l'art devenant accessible à un plus grand nombre, perdra en raison directe de ce que les malades vont heureusement gagner. » Ce n'est point dans

cette enceinte qu'il est besoin de commenter la justesse et la portée de ces paroles.

Gensoul aura été parmi nous le dernier grand représentant de la chirurgie ancienne et le modèle le plus accompli des qualités qu'elle demandait.

J'en appelle au souvenir de mes contemporains, n'est-ce pas ici, n'est-ce pas comme opérateur qu'il est permis de le louer sans restriction ?...

Tout paraissait naturel, simple, aisé entre ses mains : des opérations que nous avions vues auparavant entourées d'un appareil solennel, provoquer une mystérieuse terreur, avec lui restaient quelquefois sans assistance. Notre attention, nos sens avaient, en quelque sorte, besoin d'être surexcités, retenus par les transformations plus ou moins radicales qu'il apportait dans les manœuvres réglées, par les changements incessants que ses inspirations subites imprimaient aux procédés reçus.

Lorsqu'il fallait agir manuellement, rien ne manquait à l'homme du métier, qui semblait être né chirurgien. Pénétré du rôle qu'il avait à remplir, identifié avec lui, il semblait avoir quelque raison de dire que, dans l'action, il ne se rendait pas compte si c'était sa main qui dirigeait l'instrument, ou si c'était l'instrument qui conduisait sa main.

La promptitude, autrefois, était un mérite et une nécessité, à la condition de ne pas dégénérer en cette

précipitation qui compromet, mais de rester cette marche vive et assurée qui économise les forces des pauvres malades. Gensoul, à cet égard, pensait comme Ambroise Paré : « C'est épargner la vie des hommes que de leur épargner la douleur. »

Maître de ses impressions et de sa volonté, ayant une grande certitude dans ses mouvements, il pouvait mieux qu'un autre agir avec rapidité et sans crainte : d'un sang-froid imperturbable, aucun accident n'était susceptible de l'émouvoir, de le troubler. S'il avait l'air de mépriser les dangers, c'est que, le plus souvent, il les avait prévus ; s'il était surpris, sa figure restait calme, son bras ne tremblait pas : comme preuve, je signale une opération faite d'urgence, devant quelques élèves, je parle de la ligature de l'artère iliaque externe, dont l'Amérique et la France se disputent la priorité, qui suffirait à elle seule pour illustrer notre cher compatriote, le docteur Bouchet, si bien d'autres titres n'assuraient sa gloire (1).

Un jeune homme portait au pli de l'aine un énorme abcès par congestion. On venait d'introduire dans la médecine opératoire, ou plutôt de proposer les ponctions successives de ces abcès au moyen d'un bistouri

(1) Voir l'intéressante notice publiée sur la vie et les travaux du chirurgien Bouchet par notre honorable confrère, M. le docteur Rougier.

à lame étroite. Le chirurgien prévient l'assistance que l'artère crurale pouvant être déviée par la pression de la tumeur, il est prudent, pour éviter le vaisseau, de plonger l'instrument sur la paroi extérieure de la collection purulente. Vaine précaution !... l'accident arrivé à Dupuytren, dans des conditions identiques, se produit, l'artère est ouverte. Sans se déconcerter, le maître comprime, va chercher et lie immédiatement l'iliaque externe : sa parfaite sérénité ne laisse pas au malade le temps de se douter de l'immense péril qu'il a couru.

Suivant la recommandation de Marc-Antoine Petit, Gensoul, tout entier à l'idée du danger qu'il faisait naître ou de celui qu'il fallait éviter, ne paraissait touché par aucune autre considération. Ni la résistance active du patient, ni les cris déchirants, témoignages de la douleur et du désespoir, qui sont actuellement étouffés par l'éthérisation, n'étaient capables de le distraire. Il acceptait comme tristes, mais inévitables conséquences de la mission de salut qu'il avait à remplir, les reproches, les plaintes que le paroxisme de la souffrance arrachait aux malheureux dont il s'efforçait de conserver les jours. Cette fermeté, cette manière d'être n'impliquaient point chez lui l'insensibilité et l'indifférence. On n'ignore pas que la force d'âme à la vue du sang, en face des manifestations de la douleur, était alors, plus qu'aujourd'hui encore, indispensable

au chirurgien, pour garantir son libre arbitre, et qu'elle devenait un motif de sécurité pour le malade.

Durant les tortures de l'opération, nul n'a prouvé mieux que Gensoul qu'il entretenait dans son cœur le sentiment qui, selon Cabanis, est la base de tous les autres : la compassion. Nul n'a su mieux que lui rattacher à la vie par le charme de l'espérance ; « les illusions dans la douleur, suivant l'expression du poète, sont les pavots de l'âme, il faut en être prodigue, lorsqu'elles peuvent endormir le mal, ou bien aider à le supporter. »

Par son geste, son sourire, ses paroles, il parvenait à consoler, il communiquait l'assurance qui était en lui, obtenait une autorité, une force de persuasion qui semblaient déjà un présage de succès. Il savait être énergique pour relever la faiblesse qui s'oublie, mais en évitant cette dureté qui révolte. Les êtres les plus pusillanimes, subjugués, fascinés, s'abandonnaient à sa volonté insinuante, lui permettaient infailliblement de saisir le temps le plus propice, à ses yeux, pour intervenir.

Si, comme Dupuytren, ce n'était pas toujours le plus tard possible, qu'il se décidait, il ne manquait, cependant, ni de réflexion ni d'examen avant d'entreprendre. Il a pu errer, mais c'est en étant dominé par la pensée constante de ne compromettre ni les jours du malade, ni l'art qu'il professait.

Son excessive confiance dans la chirurgie avait soulevé contre lui le reproche de ne pas compter assez sur les forces de la nature. Pour justifier sa conduite, voici sa réponse : « Attendre est sage, à la condition d'attendre quelque chose ; mais attendre par irrésolution, ou faute d'avoir assez de courage pour se mettre à l'œuvre, c'est le pire de tous les partis, et le plus certain de tous les dangers. La raison même, dans certains cas, défend d'hésiter. »

Il était fortifié dans ces tendances par les paroles d'un professeur célèbre : « Lorsque la santé ou la vie sont en jeu, si les erreurs par ignorance sont des crimes, les omissions sont des fautes irréparables. »

Durant la seconde période de sa vie, Gensoul, devenu de la plus grande réserve avant de se prononcer sur l'incurabilité des maladies, ne recherchait point les succès faciles que l'opération promet dans les affections aiguës. Dans les désordres profonds ou les dégénérescences, il semblait espérer toujours ; ayant adopté un traitement hygiénique, une médecine persévérante, il s'était attaché à l'application de l'adage ancien : *Gutta cavat lapidem, non vi sed sœpè cadendo.* Dans sa thérapeutique, il préférait tenter, prescrire des médicaments incertains et douteux, plutôt que de s'avouer impuissant et désarmé en présence de la maladie ; il faisait une puissante

médecine morale en prévenant le découragement ou le désespoir.

Bien que les plus sages principes fussent arrêtés dans son esprit, il faut reconnaître qu'il était enclin à se laisser entraîner par ses impressions premières, par l'observation rapide des faits, plutôt que par leur discussion raisonnée : les phénomènes essentiels des maladies souvent le frappaient moins que les symptômes prédominants. Si, en général, de telles dispositions ne sont pas sans inconvénients, sans dangers même, elles étaient rachetées chez lui par des qualités, par des avantages qui les compensaient largement ; il voyait d'une façon d'autant plus sûre qu'il ne jugeait pas au travers d'un système. La pratique avait développé des connaissances exactes, un juste sentiment d'habitude qui dirigeaient ses actions sans qu'il eût besoin de faire appel à sa mémoire. L'expérience était son criterium, elle l'empêchait de céder à un préjugé reçu ou à l'attrait d'une nouveauté.

N'admettant, ne reconnaissant le progrès que dans la simplicité et la simplification des moyens, les appareils complexes, les instruments compliqués, les aides nombreux lui étaient inutiles, et souvent lui paraissaient nuisibles. A son sens, il convenait de réduire le plus possible les agents opératoires : un bistouri, les

doigts étaient ses armes principales, sinon uniques. Écartant tous les préparatifs, tous les détails accessoires qui ajoutent aux craintes, aux peines des malades, et augmentent les embarras du chirurgien, il proscrivait les longs et fastueux procédés (1).

(1) Je veux rapporter deux observations intéressantes à plus d'un point de vue, qui démontrent les avantages que Gensoul savait tirer de l'extrême simplicité de ses procédés opératoires.

Un enfant, appartenant à une riche famille de nos contrées, atteint d'une hypertrophie des amygdales, avait été opéré, à droite seulement, par un chirurgien très-justement célèbre : un grand luxe d'appareil et de mise en scène avait été déployé.

Le petit malade, frappé d'épouvante, avait été pris consécutivement de phénomènes généraux inquiétants, dus à la frayeur, à la surexcitation nerveuse; il refusait avec opiniâtreté, depuis lors, de soumettre à la seconde opération nécessaire. Dans ces circonstances, Gensoul est consulté, il est seul, il fait ouvrir la bouche, comme pour une simple exploration ; le jeune sujet, sans méfiance, obéit. La glande est saisie avec adresse, un bistouri est prêt, elle est enlevée avec promptitude, avant que le patient ait osé bouger. La mère, à quelque temps de là, vient remercier le chirurgien, mais elle se récrie bien fort lorsque, pour ses honoraires, celui-ci réclame la somme payée antérieurement à son confrère. — L'opération a été des plus faciles, dit-elle, — n'a duré que quelques secondes, — n'a offert aucune complication, — ses suites ont été une guérison rapide. — Gensoul met fin à ce débat en demandant à la mère si elle établit le prix du service rendu, non sur le succès, mais sur les souffrances imposées à son fils, ou sur le danger que, dans son esprit, il devait courir pour arriver à la guérison.

Parmi les maîtres que j'ai connus, j'en ai rencontré de plus investigateurs dans la recherche des causes, de plus positifs dans leurs conjectures, de plus méthodiques, peut-être, dans leur conduite ; mais, à mon avis, il l'a emporté sur eux tous comme artiste, comme opérateur. De l'école de Lisfranc, plus expédifif que Dupuytren, sa main était aussi vigoureuse, aussi sûre ; il avait le coup d'œil plus prompt, les doigts plus déliés que le professeur Roux, il était aussi élégant que lui (1).

Voici la contre-partie de cette anecdote :

Un homme, très-haut placé, vient consulter Gensoul ; il est vivement inquiet, préoccupé ; l'ablation des amygdales a été jugée indispensable par plusieurs médecins : elle est redoutée au plus haut point. Notre collègue examine, confirme ce qui a été dit sur la nécessité de l'opération, mais il veut sonder, revoir encore. En deux coups de ciseaux il abat les glandes : le malade est délivré presque sans s'en douter. Dans sa reconnaissance, dans sa joie, il *honore très-libéralement* l'opérateur qui hésite et veut que le prix soit en rapport avec la simplicité du service rendu. — Ce n'est point seulement l'opération que je paie, réplique le malade, c'est l'habileté incomparable avec laquelle vous m'avez délivré de l'*appréhension* d'une l'opération, qui me rendait depuis longtemps si malheureux.

(1) A l'appui de cette assertion, je citerai un fait dont plusieurs d'entre nous ont été témoins. En 1838, dans un voyage que Gensoul fit à Paris, il assistait à une opération de la taille pratiquée par Roux à l'Hôtel-Dieu. Le calcul enchassé était d'une extraction très-difficile ; de longues tentatives pour l'amener ayant été infructueuses, le pro-

Cette habileté opératoire, consacrée par la notoriété publique à l'Étranger aussi bien qu'en France, était également établie par l'aveu de ses confrères. On ne récusera ni la voix, ni la compétence de Lisfranc, qui disait un jour : « Notre siècle ne possède que trois grands opérateurs, Gensoul est l'un d'eux.

Si je devais subir une opération (le mot est du docteur Prunelle), je ne choisirais jamais d'autre opérateur que Gensoul. » C'est que les dons qu'il avait en partage lui permettaient de se tirer des difficultés les plus ardues, de se livrer à des tentatives devant lesquelles d'autres reculaient après les avoir projetées.

Le démontrer est chose facile.

Un jeune homme de Caen reçoit un coup de fleuret dans l'aisselle, l'artère axillaire est compromise, un anévrisme se produit, la tumeur augmente rapidement. Le blessé se rend à Paris, consulte Lisfranc qui déclare toute opération impraticable, conseille la simple compression. Employée durant trois mois, déterminant d'atroces douleurs, elle a été impuissante pour entraver la marche fatale de cette affection : le malheureux insiste, sollicite d'autres secours. Il n'y aurait qu'une opération, très-probablement mortelle, réplique

fesseur prie le chirurgien lyonnais de le suppléer. Gensoul se met à l'œuvre, réussit aussitôt, aux applaudissements des nombreux élèves réunis à l'amphithéâtre qu'il étonne par sa dextérité.

Lisfranc, et encore, je ne connais qu'un chirurgien au monde qui pourrait, qui oserait la tenter, c'est Gensoul, de Lyon. Le malade accourt, s'adresse à lui, « personne, dit-il, n'ose, par une opération m'arracher à la mort qui me tient ; seul, vous le pouvez, je m'abandonne à vous, je vous demande la vie. »

L'opération s'exécute : la foi du malade, la hardiesse du chirurgien sont pleinement récompensées (1).

De pareils faits ne justifient-ils pas le nom d'art essentiellement conservateur donné à la chirurgie ?... N'est-il pas permis de mettre au rang des découvertes ces résolutions héroïques qui poussent à entreprendre, qui font accomplir ce qui paraissait impossible ?...,

Le grand chirurgien lyonnais, dépensant une ardeur infatigable, soit dans les hôpitaux, soit dans la pratique

(1) Dans un mémoire intitulé : *Anévrisme traumatique de l'axillaire, ligature de l'artère sous la clavicule, guérison*, Gensoul a décrit, dans tous ses détails, cette belle opération, dont furent témoins les docteurs Bonnet, Pétrequin et Pillet qui avaient été réunis en consultation. Les circonstances dans lesquelles elle fut pratiquée intéressèrent toujours vivement les chirurgiens ; les particularités qu'on y rencontre peuvent servir à mettre en évidence l'habileté exceptionnelle de Gensoul, qui ne puisa qu'en lui-même les dispositions prises, le procédé opératoire, le traitement suivis.

civile, se distinguait, comme on dit, par toutes les qualités propres à faire son chemin dans le monde, lorsqu'une funeste catastrophe vint le grandir encore dans l'estime générale, accroître sa popularité.

Il vous souvient des lugubres journées de novembre 1831. L'émeute, la guerre civile épouvantent, ravagent Lyon; parmi les victimes de braves soldats, fidèles à leur consigne, tombent en grand nombre: l'insurrection triomphe. Une tourbe furieuse, armée, envahit l'Hôtel-Dieu dont elle veut fermer les portes aux militaires blessés : elle crie vengeance, les outrage; dans son délire, elle prétend les expulser. Gensoul est averti : soudain il quitte la salle des opérations, les vêtements en désordre, le visage, les mains ensanglantés, la tête nue, l'œil en feu, il se précipite au milieu de cette foule sauvage, s'interpose entre les vainqueurs et les vaincus : tous les blessés sont frères, ont des droits égaux à son dévouement, il les réclame et les protège tous. Devant son attitude impérieuse, devant l'autorité de sa parole, le peuple égaré s'apaise, revient à des sentiments plus humains.

En exaltant cette noble conduite, proclamons, à la gloire de la médecine, que de tels exemples de courage civique ne sont pas rares dans ses annales.

Tel, en 1830, on avait vu le baron Larrey. Une bande d'énergumènes assiége l'hôpital du Gros-Caillou, où sont les blessés de la Garde Royale, tente d'enfoncer

les portes pour massacrer ceux qu'elle appelle *les ennemis*. Larrey se dévoue, seul, il barre le passage en s'écriant : « Quels sont vos desseins ? qui osez-vous menacer ? Sachez que ces malades sont à moi, que mon devoir est de les défendre, que le vôtre est de vous respecter en respectant des malheureux ! » Cette résolution frappe de stupeur ces hommes avides de carnage : ils s'arrêtent, reculent à la voix du chirurgien honnête homme.

Lorsque la lutte déplorable engagée dans nos murs, encombra les hôpitaux de plus de trois cents blessés, Gensoul touchait au terme de son majorat : l'Administration ne voulut pas se priver de ses services, elle le prorogea dans sa charge (1). Cette mesure, qui fut

(1) Ce n'est pas seulement à l'hôpital que Gensoul déploya son dévouement : je l'ai assisté, durant plus de deux mois, auprès d'un ouvrier caché dans une mansarde. Grâce à lui, ce malheureux qui, en combattant, avait eu le fémur fracassé par une balle, est guéri après avoir résisté aux longs et très-graves accidents qu'entraînent les blessures de ce genre dans lesquelles l'amputation est évitée.

Il soignait en même temps un garde national qui avait été blessé dans les rangs opposés. Les soins pour tous les deux furent les mêmes, son désintéressement fut le même aussi. Un jour, cependant, le jeune commis veut le remercier de ses services, et demande ce

pour les élèves la source d'excellentes études cliniques sur les plaies d'armes à feu, me conduit à parler de son enseignement.

Le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu était alors, en même temps, professeur de clinique chirurgicale à l'Ecole secondaire de médecine.

Les leçons de Gensoul, toujours improvisées, sortaient des formes ordinaires : c'étaient des conférences animées, familières, qui avaient pour texte les malades observés ; elles étaient rendues attachantes, fixaient l'attention par l'imprévu, la singularité, le pittoresque des images. Comme il professait sans aucune préparation, souvent il manquait d'ordre, exposant ses idées d'abondance, sans les classer. Ne cherchant point à s'appuyer sur les auteurs, il citait peu, puisait dans son propre fond, cette espèce d'autodidaxie qui impri-

qu'il lui doit. — Vous me devez votre jambe, dit en souriant le docteur. — Je le sais, répond le convalescent, c'est pourquoi je veux m'acquitter vis-à-vis de vous ; parlons donc sérieusement ! — Oui, parlons sérieusement, reprend aussitôt Gensoul ; vous étiez garde-national, vous avez été blessé ; je suis chirurgien, je vous ai pansé ; nous avons tous deux payé notre dette, nous sommes quittes ; donnez-moi une poignée de main et votre amitié : ce sont les honoraires que je réclame ; mais comme les petits cadeaux entretiennent l'amitié, acceptez celui que je vous apporte. Le chirurgien lui remet la croix de la Légion-d'Honneur que le gouvernement venait d'accorder au jeune commis pour récompenser son courage.

mait à son discours un intérêt, un cachet tout particulier.

Pour cette cause, on a prétendu qu'il séparait trop la science de ses applications, que, n'envisageant pas assez les maladies sous leurs rapports généraux, il ne voyait la médecine qu'en chirurgien, semblant s'appliquer, avant tout, à former des opérateurs. Son exemple n'était-il donc pas le meilleur des préceptes qu'il pût leur donner ? ...

Ne se laissant point absorber par la multiplicité de ses occupations, par une immense clientèle, Gensoul relève le journalisme médical dans notre ville: en 1830, il fonde, de concert avec le docteur Alphonse Dupasquier, *La clinique des hôpitaux de Lyon*, recueil mensuel, auquel il collabore activement pendant deux années. C'est là qu'on trouve de lui divers mémoires sur *La manière de corriger les difformités qui résultent des adhérences vicieuses;* sur *Une héméralopie épidémique observée parmi les soldats de la garnison de Lyon*; sur *L'inflammation des muscles de la région supérieure du cou*; sur *la diminution de la mortalité des enfants-trouvés à l'hospice de la Charité de Lyon;* sur *Les accouchements compliqués par la présence de tumeurs développées dans les parties molles de l'appareil génital de la femme*; sur *Une tumeur fibreuse de la dure-mère avec amaurose et convulsions tétaniques, etc, etc.*

Homme d'action plutôt que de plume, notre confrère n'a pas eu le temps d'écrire beaucoup : nous lui sommes, cependant, redevables encore d'une très-intéressante publication *sur l'abstinence des boissons afin de diminuer la formation du sérum dans le sang, et de laisser la fibrine dans une plus grande proportion relative.*

Cette idée neuve est appliquée au traitement soit des hémorrhagies provenant de lésions traumatiques, soit au traitement des hémorrhagies capillaires, hémopthysies, métrorrhagies, apoplexies. Il cite une série d'observations démontrant que cette nouvelle méthode thérapeutique, a rendu et peut rendre des services considérables. Lisfranc, dans ses cours, en a fait l'éloge, affirme en avoir tiré des avantages signalés dans les plaies d'armes à feu. D'autres praticiens l'ont adoptée ; dans plus d'un cas, je dois dire qu'elle m'a été très-utile : « c'est un moyen qui mérite d'être conservé, et qui trouvera toujours son application, » répond le professeur Andral à Gensoul, qui provoquait l'opinion du savant auteur de l'un des premiers traités publiés en France sur l'hématologie.

Si on ne partage pas les opinions, les principes de Gensoul, formulés dans ses lettres à Serre, d'Uzès, *sur le mécanisme de la vision*, on ne niera pas l'originalité de ses aperçus, la justesse de quelques-unes de

ses remarques sur ce point encore obscur de physiologie et de physique (1).

Je ne ferai qu'indiquer les recherches sur *les moyens à employer pour arrêter la propagation du choléra épidémique* (2). Ce n'est pas par ses livres qu'il a obtenu la célébrité, c'est-à-dire l'avantage d'être apprécié par ceux qui ne le connaissaient pas, c'est en s'efforçant d'être utile à ceux qui s'adressaient à lui.

Le mérite a des manifestations très-diverses; malgré l'importance de quelques-uns des ouvrages de Gensoul, on n'aurait pas une idée exacte de son talent si on le jugeait par le petit nombre d'écrits qu'il a laissés. On peut lui appliquer avec vérité ce qui a été dit d'un autre grand chirurgien de nos jours : « Il a beaucoup fait pour sa renommée, point assez pour sa gloire. »

Il est fâcheux qu'il n'ait pas réalisé la pensée, le projet arrêté de grouper, de réunir ses travaux dans un seul corps d'ouvrage; il n'avait qu'à recueillir les fruits de son expérience pour fixer l'attention de la postérité, comme il a frappé les yeux de ses contemporains. Tandis que l'auteur transmet ses idées, ses principes

(1) *Lettres sur le mécanisme de la vision* (GAZETTE DES HÔPITAUX 1851).

(2) *Moyens à employer pour arrêter la propagation du choléra* (MONITEUR DES HÔPITAUX (1834).

à ceux qui viennent après lui, le praticien ne leur transmet que son nom à travers des souvenirs vagues et indéterminés.

Des faits intéressants, des inventions ingénieuses, des actes méritoires seront oubliés, perdus, ou même, comme il est arrivé déjà, lui seront disputés parce qu'il a placé l'exercice de l'art avant son culte. J'admettrai volontiers, du reste, que Gensoul a découvert plus de procédés qu'il n'a créé de méthodes ; il a plutôt étendu la pratique qu'il n'a enrichi la théorie. De la devise : *Concilio manuque*, c'est le dernier terme qui a paru surtout le préoccuper, guidé par le génie de l'opérateur autant que par le génie du chirurgien.

C'était une individualité qu'on doit admirer, mais qu'il n'est pas possible de poser en tout comme modèle. Parmi les hommes qui suivront ses traces, les imitateurs ne seront pas nombreux : ses talents n'étaient pas de la nature de ceux qui se communiquent et se transmettent, les conditions, d'ailleurs, ne sont plus les mêmes. Offrant un type à part, son caractère principal lui était fourni par son mode d'instruction expérimentale, par son aptitude individuelle. Sa vigueur native eût, peut-être, été accablée sous le poids de l'érudition. Son esprit naturel, mobile, n'aurait pu que difficilement en tirer parti.

Quoi qu'il en soit, il a été digne de sa réputation ;

peu de chirurgiens ont parcouru une plus belle carrière ; s'il eut l'ambition de parvenir, il l'eut noblement : les distinctions, les honneurs ont payé ses fatigues, une multitude de sociétés savantes l'ont admis dans leur sein : il s'est montré sensible à de telles faveurs, ne séparant pas ses intérêts personnels des intérêts de l'art autant que quelques-uns ont semblé le supposer.

Cette vie sans repos épuisait ses forces ; en 1845, les premières atteintes du mal auquel il devait succomber, le contraignent de passer l'hiver en Italie ; à Florence, à Rome, à Naples, son nom était répandu par ses découvertes ; elles valent à notre compatriote les réceptions les plus flatteuses. Déjà, en 1838, il avait voyagé en Allemagne ; partout, à Leipsick, à Dresde, à Prague, à Berlin, à Vienne, il avait été admis dans les hôpitaux comme une vieille connaissance. Carus, Juncken, Fischer, Dieffemback qui venait d'imprimer une grande impulsion à la méthode sous-cutanée, l'avaient accueilli avec distinction ; Alexandre de Humboldt l'avait visité à Tœplitz. Ses observations, ses remarques portaient également sur les sciences naturelles et économiques (1).

(1) Dans une relation de son voyage, écrite de sa main, il a consigné, jour par jour, ses remarques, ses observations sur les habitudes, sur les mœurs de ces contrées, sur l'état de l'agriculture, sur

On le voit, pour cette organisation fiévreuse, altérée d'activité, le calme, les plaisirs vulgaires n'étaient d'aucun prix ; les distractions, la trêve demandées aux travaux quotidiens étaient encore le mouvement.

Mais il convient, à cette heure, d'abandonner le champ de la médecine dans lequel on trouvera peut-être que je me suis trop longuement arrêté : je vais suivre notre collègue au dehors. Le spectacle de la vie privée des hommes, la recherche de leurs habitudes, de leur caractère, de leurs travers même, peuvent être aussi profitables, par les enseignements qu'ils apportent, que de longues pages de morale et de philosophie.

« Il y a en nous un superflu d'âme, a écrit M[me] de Staël, qu'il est doux de consacrer à ce qui est beau quand ce qui est bien a été accompli. »

Se délassant d'une occupation par une autre, Gensoul était entraîné par ses goûts moins vers les lettres que vers les sciences. La mécanique, la physique, la chimie

l'industrie, etc....... ; dans ce journal, il rappelle les curieuses expériences physiologiques auxquelles le professeur Muller s'est livré en sa présence, dilatant sa pupille à volonté, suspendant, devant lui, les battements de son cœur, faisant mouvoir isolément les muscles des cartilages de l'oreille.

l'intéressaient par leur applications aux arts, à l'agriculture, à l'industrie (1).

Une extrême facilité de compréhension, une mémoire étendue lui avaient permis d'acquérir, sans une grande lecture, des notions générales sur des sujets très-variés. Après s'être élevé dans la profession qu'il avait choisie, ces dispositions l'empêchèrent de songer jamais à compromettre son indépendance pour plaire, ou pour s'avancer dans le monde officiel. Il n'accepta qu'une fonction publique, la charge d'administrateur de l'hospice des vieillards à la Guillotière ; nommé président en 1839, il l'a été jusqu'à sa mort.

Convaincu que de toutes les autorités la plus forte est l'exemple, il anime le Conseil par son assiduité et par son zèle, il propose, provoque les œuvres charitables, fait sortir cet asile des conditions précaires dans lesquelles il le trouve. On doit aux pauvres des secours et non des paroles, des aliments, des remèdes et non simplement des exhortations à bien vivre. Son concours dévoué, les mesures qu'il suggère, les libéralités qu'il encourage assurent l'avenir de plus de deux cents vieillards réunis dans un hôpital qui, en 1840, était

(1) L'astronomie avait un grand attrait pour son esprit ; il s'était créé un petit observatoire.

Amateur de numismatique, il avait aussi formé une riche collection de médailles antiques.

obligé de se livrer à des quêtes pour nourrir seize ou dix-sept malheureux. J'insiste sur ces faits parce que, ainsi que l'a exprimé le docteur Amédée Bonnet, dans son hommage si vrai, si pathétique : « ce qui reste de l'homme après la mort, ce qui pèse dans la balance éternelle, ce n'est pas le talent qu'il a déployé, c'est le bien qu'il a pu accomplir (1). »

Par son dévoûment, acquis à toutes les souffrances, Gensoul a montré qu'il avait compris à quelles conditions Dieu dispense ses faveurs ici-bas. Ses lumières brillaient pour tous ceux qui venaient les réclamer ; si, avec les malades dans une position modeste, il était modeste lui-même, il savait sauvegarder les droits de la science vis-à-vis des riches : l'exigence de ses désirs, la rigidité de ses manières n'effaça jamais la trace de ses services. Il nourrissait dans son cœur les sentiments de M. A. Petit : « Le pauvre, en quittant ses travaux pour venir jusqu'à nous, fait un sacrifice, le médecin est honoré par la préférence de son hommage. » Il n'acceptait aucune rétribution des indigents qui, tous les jours, affluaient, en grand nombre, dans son cabinet : en général, les actes de désintéressement s'ignorent, celui auquel ils appartiennent doit les cacher : mais cette discrétion obligée, je le dis à la louange de tous, a été heureusement trahie par la reconnaissance

(1) Discours prononcé sur la tombe de Gensoul.

de ses clients. Suivant les belles paroles du grand orateur Sauzet, sa figure s'est épanouie dans la charité ; les malades qu'il avait sauvés ou guéris, sont devenus et restés ses amis.

N'a-t-il pas été largement récompensé par la gratitude, par la confiance inaltérable des malheureux ? Il était, il est encore le chirurgien le plus populaire de nos contrées ; il est resté, dans notre classe ouvrière, *le grand major.*

Se tenant en dehors de toute coterie, ne faisant rien pour obtenir les suffrages dus à sa conduite et à ses œuvres, il a conquis la considération sans y avoir pensé, sans poursuivre l'estime publique et sans la dédaigner, en n'écoutant que la voix de sa conscience. A Dieu ne plaise que je veuille lui faire un mérite de sa probité scrupuleuse ! Je désire établir seulement qu'il a répondu aux traditions d'honneur héréditaires parmi les siens.

Si les jouissances basées sur le devoir accompli sont le principe d'une satisfaction pure, ces jouissances sont plus que doublées lorsque, comme Gensoul, on sent battre près de soi un cœur qui répond au vôtre, qui en est fier, qui en est plus heureux que vous-même.

Ne craignez point que je dépasse les limites que m'impose le respect du foyer domestique ; je sais qu'il est des sentiments, des douceurs qui veulent être laissés dans l'ombre pour conserver tout leur charme, toute leur pureté ; ce qui tient souvent la plus large place dans notre vie, est ce qui doit en avoir le moins aux yeux des étrangers.

Le chirurgien lyonnais a rencontré dans les joies de la famille un bonheur intime, dépassant tous les autres, capable de les remplacer tous. Ce bonheur le portait à se soustraire aux exigences de la Société, lui faisait oublier, dans la retraite qu'il s'était plu à embellir, les soucis, les ennuis d'une grande renommée, dont la responsabilité et le fardeau sont une source de tribulations continuelles.

Cependant, sa nature impressionnable, expansive, recherchait, aimait la compagnie des hommes instruits et laborieux avec lesquels il était en communauté de principes, de goûts ou de sentiments. Il s'était créé un milieu d'amitiés illustres, le duc d'Aremberg, Lisfranc, nos compatriotes Piobert, de l'Institut, Sauzet, l'ont honoré de leur affection constante.

Ne regardant pas alors comme un temps perdu celui qui était donné à la conversation, ainsi que l'historien Mignet, il pensait que la vie doit être embellie et non

attristée par le devoir, qu'il faut y être non seulement utile, mais encore aimable.

Affable sans affectation, d'un commerce aisé, il prenait à tâche de ne blesser jamais et de plaire au plus grand nombre. Dans nos réunions, je le vois encore, content de lui, voulant être agréable aux autres, épanouir avec Morel, Bottex, Polinière, sa verve, son entrain, sa gaîté, étaler un exhubérance, une profusion d'idées qui trahissait l'embarras des richesses. On l'écoutait avec plaisir parce que sa parole abondante, sans prétention, avait une liberté d'allure qui lui donnait quelque chose de franc, de piquant, d'inattendu. La vivacité de ses impressions excluait à la fois la réflexion et la malice de ses croyances et de ses critiques. Emporté par son imagination brillante, surexcitée, les hyperboles coulaient à plein bord de ses lèvres, ses causeries ne choquaient personne ; la forme originale leur procurait un laisser-passer même de la part de ceux qui ne partageaient point son avis. Si pour l'arrêter, on essayait de lui poser quelque objection, il la traversait impétueusement, s'astreignant avec peine à suivre la pensée d'autrui.

L'habitude extérieure du corps était en harmonie parfaite avec les dispositions, avec la manière d'être de l'esprit. Son abord était ouvert et assuré, son expression générale agréable, sa physionomie intelligente. Son aspect frappait d'emblée, le désignait

en quelque sorte à ceux qui ne le connaissaient pas, ainsi qu'il est arrivé plus d'une fois en ma présence. Son œil vif et pénétrant exprimait ensemble la résolution et la douceur. Il est hors de doute pour moi, que Gensoul a dû, en partie, à son regard décidé et sympathique cet ascendant irrésistible qu'il exerçait sur ses malades.

Tel a été, si mes souvenirs sont fidèles, le collègue dont la Société impériale de médecine m'a demandé de retracer les actes, de reproduire l'image; tel il était encore lorsque blanchi prématurément par le travail, amaigri par l'altération organique qui le consumait, il tâchait d'entretenir parmi ses proches des illusions, des espérances qui n'étaient plus dans son cœur.

La tendresse assidue de sa digne compagne, l'amour de ses chers enfants, les soins affectueux de ses disciples, les ressources de la science, le dévoûment de l'amitié devaient échouer devant cette maladie cruelle. Lorsque les crises, les angoisses de la douleur ne laissaient plus de repos à ses souffrances physiques et morales, je l'ai admiré s'approchant sans effroi de la vérité éternelle; et par sa philosophie résignée, confirmant la belle sentence antique : « Pour les êtres bien doués, à mesure que le corps s'en va, l'âme s'épure, se nourrit du fruit sacré de la sagesse. »

C'est à 63 ans qu'il s'est endormi, pour toujours, dans la foi de ses pères ; c'est le 4 novembre 1858, que la chirurgie moderne a perdu un de ses représentants les plus distingués.

Les hommes d'élite ne paraissent point sur la terre sans laisser une trace lumineuse de leur passage. C'est pour remplir un ordre, un devoir sacrés pour moi, que j'ai réuni les rayons épars de la gloire de Gensoul : le temps probablement les affaiblira, mais il ne les éteindra pas en entier, parce que, s'il efface les opinions, il respecte les découvertes.

Quels que soient dans l'avenir les progrès réservés à l'art, les créations, les innovations chirurgicales de notre confrère resteront comme des traits de son génie opératoire, comme des bienfaits pour l'humanité.

Lyon, servi et honoré par lui, ne laissera pas dans l'oubli un de ses plus dignes citoyens. Sur l'initiative de l'Académie, sa mémoire sera conservée (1) : le ci-

(1) L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, le 31 décembre 1859, avait demandé à l'Administration municipale qu'elle voulût bien, sur les fonds de la dotation Grognard, faire exécuter le buste de plusieurs Lyonnais éminents.

M. le sénateur Vaïsse, chargé de l'Administration du département

seau d'un artiste habile (1) a fait revivre, a sculpté sur le marbre ses traits saisissants. Son buste va prendre place dans ce palais (2) où il avait droit de cité parmi les Lyonnais célèbres.

C'est un tribut de reconnaissance que l'Administration municipale décerne à Gensoul au nom de ses contemporains. Nos magistrats savent que la grandeur et la renommée d'une ville s'établissent et se perpétuent par l'illustration de ses enfants, aussi bien que par les richessesde son commerce et la splendeur de son industrie.

du Rhône et de la ville de Lyon, s'est empressé de déférer à ce vœu en ordonnant l'exécution des bustes du docteur Gensoul et du professeur Ozanam.

(1) C'est M. Bonnet, artiste distingué, membre de l'Académie, qui a été chargé de ce travail, exécuté avec un rare bonheur.

(2) C'est au palais Saint-Pierre, dans la salle du musée, que le buste de Gensoul sera placé à côté de ceux de Gilibert, de Terme, et de Prunelle.

———